

L'AMITIÉ FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE

21ème année - N° 2

Prix du numéro = 1 F

Avril - Mai 1970

B U L L E T I N
DEL'ASSOCIATION FONDÉE EN 1949

Abonnement d'un an = 5 F



COMPTE COURANT POSTAL : 4109-92 PARIS

LE PESSIMISME DE MASARYK⁽¹⁾

On abuse de l'optimisme de Masaryk. A force de répéter "La vérité vaincra", on finit par se convaincre que le triomphe de la vérité n'a pas besoin du concours des hommes; on va cultiver son jardin et on vaque à ses hobbies, puisque tous les risques que l'on pourrait prendre pour contribuer à la victoire du vrai sont vains.

De même, la foi masarykienne en la vertu de la démocratie a un effet dangereusement démobilisateur. Ainsi, nous ne saurions souscrire, sans faire courir à la cause de la vérité les risques les plus graves, à cette formule des "Entretiens de K. Capek avec T.G.I." : "Voilà bien l'influence de la République et de la liberté: les gens ne mentent pas, ils ne passent pas leur temps à craindre que leur prochain ne les dupe ou ne leur nuise". Faire confiance à cette aptitude de la République pour assurer l'avenir de l'homme, c'est proprement dormir sur une bombe à retardement avec la certitude qu'elle n'explosera jamais.

Certes, Masaryk a dit lui-même qu'il fallait savoir lire entre les lignes de ses entretiens avec Capek et qu'il y avait un certain nombre de choses qu'il ne pouvait pas dire, que seul un lecteur attentif pouvait deviner. Cette mise en garde nous ouvrirait en principe le droit de supposer que l'interlocuteur de Capek n'a pas voulu démoraliser la nation et qu'il craignait par dessus tout que ce peuple ne se prit à douter de sa raison d'être et regrettât l'aventure par laquelle il s'était soustrait à la communauté austro-hongroise. Cette précaution étant prise, il faut tout de même reconnaître que, dans sa pratique politique, le Président a sous-estimé un certain nombre de dangers. Ainsi, il lui appartenait d'interdire le parti de Henlein, à la veille des élections qui apportèrent à ce dernier un succès spectaculaire. Ses conseillers étaient nombreux à le lui recommander et, s'il n'écoula pas leur avis, ce fut en raison de sa confiance en la bonté de la nature humaine.

Il faut dégager les racines de l'optimisme masarykien pour en discerner les limites et pour comprendre qu'il représente un phénomène à la fois tardif et étranger dans la biographie intérieure du philosophe.



A vrai dire, c'est l'homme d'Etat qui est optimiste; le philosophe l'est beaucoup moins. Les raisons de cette incohérence ne sont pas propres à Masaryk mais tiennent aux présupposés de l'action politique responsable. Une pareille action est inconcevable sans une auto-suggestion radicale grâce à laquelle on se convainc que les difficultés sont solubles, que les hommes sont coopératifs et, comme toute assez raisonnables pour discerner leur propre intérêt et agir en conséquence. Le philosophe, lui, étant déchargé de toute responsabilité, peut voir les choses en face et non se voir par son nom l'immense folie des hommes. Aussi voit-on que la dernière œuvre de Masaryk est celle du pessimisme.

(1) Texte de la conférence donnée à l'Amitié Franco-tchécoslovaque le 1er mars 1970.

masarykien sont attestables est "La résurrection d'un Etat", le bilan des luttes pour l'indépendance, bilan dressé au seuil de l'action gouvernementale proprement dite. Mais ce pessimisme n'existe plus, même ici, qu'à l'état de traces; on ne le découvre en réalité dans toute son ampleur que dans le monumental ouvrage consacré à la philosophie et à la religion russes (1913) et, naturellement, dans la thèse sur le suicide.

La biographie de Masaryk semble avoir été imaginée par la Nature dans le seul but de ridiculiser les jérémiades des pessimistes: une vie où les mérites et la vertu sont scrupuleusement récompensés, où toute bonne action rapporte avec usure et où les justes causes trouvent, comme par enchantement et à point nommé, les moyens nécessaires à leur victoire: "J'avais une curieuse expérience de l'argent: quand les choses étaient au plus mal, l'argent arrivait de quelque part. Jamais je n'ai craint de n'avoir rien à manger; je croyais que, si l'homme suivait honnêtement son but, il ne pouvait rester sans secours". De fait, les secours arrivaient à l'occasion par les voies les plus extravagantes, voire les plus tragiques: en 1884, le jeune professeur Masaryk, criblé de dettes - sa thèse sur le suicide ne l'a guère enrichi - hérite d'un de ses étudiants qui lui a légué 60.000 florins, quatre mois de traitement, avant de se suicider. Il paie ses dettes, assiste ses parents, achète une imprimerie à son frère et fait paraître une revue qui le rendra célèbre dans le monde entier. Une partie de la fascination que Masaryk exerce sur ses contemporains et sur ses lecteurs vient de là: il offre l'exemple d'une réussite matérielle et morale réputée impossible. Le bonheur est une idée caduque en Europe; or le philosophe et critique autrichien Fritz Naethner, célèbre et redouté pour l'âpreté de sa plume, demanda à être reçu par le Président Masaryk, peu après l'indépendance, "afin de voir de quoi a l'air un homme heureux". Dans une civilisation marquée au fer rouge du nihilisme et où les philosophes érigent l'échec en loi constitutive de l'existence, Masaryk offre l'exemple miraculeux d'une réussite intégrale.

Les origines sont misérables. Mère cuisinière, père cocher, de condition servile. Masaryk père dut solliciter de ses maîtres l'autorisation d'envoyer le petit Thomas à l'école et celui-ci vit plus d'une fois, à l'occasion des chasses, les domestiques des maîtres jeter aux gens du village, comme à des chiens, les reliefs du repas; les villageois se battaient pour les avoir. Imaginons le parti qu'un Jules Vallès eût tiré de cette expérience! Tout autre est Masaryk. Non qu'il se résigne; bien au contraire, le premier mouvement de sa sensibilité est le désir de vengeance mais ce ressentiment purement négatif s'efface rapidement et il ne restera de tout cela, bien plus tard, que le désir de contribuer à l'édification d'une société où de telles scènes soient impensables. Les tares de la société tchécoslovaque, il ne les ignore pas mais elles ne suffisent pas à entamer sa foi en la démocratie car il les interprète comme des séquelles de la séculaire oppression austro-hongroise.

En lisant la relation que Masaryk donne de ses premières expériences de l'injustice sociale, on se demande s'il a jamais connu la haine. Il n'a pas vraiment refusé cette société dont il réprovoque l'injustice: "Si j'étais resté forgeron, je serais sans doute aussi heureux que je le suis maintenant" confie-t-il à Karel Capek en 1931 et, de fait, il eut parfois quelque difficulté à se faire à l'idée qu'il n'est plus forgeron: "Oubliant ma fonction de président, j'avais promis à mes vieux amis que, le lendemain de la cérémonie du serment, j'irais les rejoindre au café où nous avions coutume de nous réunir pour parler politique en 1914. Je sors du Château pour aller en ville... et un rassemblement se forme autour de moi! Voilà comment j'ai appris mon métier de président et comment je l'apprends encore aujourd'hui." Si Masaryk semble si mal se résigner à son succès, s'il a tant de peine à faire corps avec son personnage de vainqueur, s'il persévère si obstinément et au mépris d'une situation aussi exigeante qu'alléchant dans les conduites de l'obscur citoyen austro-hongrois d'avant 1914, c'est parce qu'au fond il n'a jamais totalement rompu avec la société dans laquelle le hasard de la naissance l'avait placé. Malgré ses injustices, en effet, cette société garantissait à l'individu des conditions de sécurité mentale qu'il cherchait vainement dans la société industrielle d'aujourd'hui: "L'église avait pour nous plus d'importance qu'aux yeux des enfants de maintenant. C'était l'unique grand édifice, à côté du château, à côté près que nous n'entrions pas au château alors que nous pouvions

aller à l'église. Nous avons donc l'occasion de voir, une fois par semaine, une maison plus vaste et aérée, plus ornée, où nous écoutions le sermon et la musique et où nous rencontrions tout le village. Que ce sermon et toute cette atmosphère religieuse devraient changer aujourd'hui pour attacher les adultes et les enfants avec la même force qu'il y a soixante-dix ans". Attacher est le maître-mot: l'homme moderne part à la dérive, sous un ciel privé d'étoiles. Ruiner la société théocratique, c'était rompre les amarres d'un bateau ivre.

o°

On se demande alors comment Masaryk a pu si puissamment contribuer à modifier une société avec laquelle il n'avait pas fondamentalement rompu.

La réponse qu'il nous propose lui-même est la seule plausible bien qu'on ne semble pas l'avoir prise au sérieux. Loin d'infléchir le cours de l'histoire, il en a été l'instrument récalcitrant; loin qu'il ait forcé le destin, c'est au contraire le destin qui l'a forcé. Thomas Mann voit juste quand il suggère que la source la plus profonde de l'amour que les Tchèques et les Slovaques portaient à leur Président était "le sentiment d'assister à un grand sacrifice, l'intuition que le combat, l'action, la grandeur avaient été imposés par le destin à une âme plus qu'ils n'étaient fondés dans la nature, les tendances et la volonté de celle-ci; l'idée enfin que les aspirations originelles et innées de ce fondateur d'Etat l'attiraient bien plus vers la connaissance et la libre contemplation et que l'engagement politique, l'intervention dans la mêlée historique étaient autant de conquêtes sur la constitution délicate de l'intellectuel".

L'impression de Thomas Mann est confirmée par le témoignage répété de Masaryk lui-même. Le contact des collectivités lui a toujours coûté; il se sait piètre orateur; professeur, il a toujours le trac avant d'entrer dans l'amphithéâtre et l'inhibition est parfois telle qu'il fait demi-tour devant la porte, laissant à l'appariteur le soin de faire savoir aux étudiants que les classes vaqueront. "Ce n'est pas un plaisir pour moi que de parler... Et cependant en ai-je fait des discours! Jamais je ne me suis poussé moi-même dans la vie publique, j'ai toujours commencé par refuser quand on m'a demandé mon concours."

Il serait vain d'expliquer cette répugnance à l'engagement par la conscience que Masaryk avait de son inaptitude: nous connaissons des exemples de réussite éclatante où la passion est tout et où les aptitudes ne comptent pour rien. Si Masaryk se résoud de mauvaise grâce à l'action, c'est en vertu d'un pessimisme latent et secret. L'auteur de la "Révolution mondiale" ne croit pas de tout son être aux vertus du progrès. Il est certes aisé d'invoquer des textes prouvant le contraire. Qu'on nous accorde simplement ici que les textes sont contradictoires et que nombre d'entre eux composent une vision catastrophique de l'histoire universelle.

La première expérience philosophique de l'enfant fut provoquée par la nouvelle d'un suicide au village; un valet de ferme s'est pendu et on montre la porte et le clou sur lequel il a passé la corde. A Vienne, l'étudiant en philosophie réitère et approfondit cette expérience. Le suicide lui apparaît alors comme le phénomène caractéristique de notre époque. Les courbes ascendantes des statistiques lui donnent raison. Il nomme nihilisme le mal général et diffus dont le suicide n'est qu'une expression exacerbée. Malgré son admiration pour la Réforme, il voit en elle, comme Léon XIII dont l'encyclique "Diuturnum illud" a été publiée en 1881, un des premiers symptômes du nihilisme; en laissant à l'individu solitaire le soin de décider par libre-examen du sens à donner aux textes sacrés, la Réforme le détache de son univers social ou, à tout le moins, elle distend les liens qui l'ancraient en lui. La solitude de l'homme moderne, notre sentiment de déracinement, de gratuité, sont en germe dans l'émancipation luthérienne car, en apprenant à l'homme à se passer du prêtre, on lui montre la voie au bout de laquelle il finira par se passer de Dieu. Cette impression d'abandon provoque l'angoisse, laquelle provoque le suicide, à moins qu'elle ne trouve ces exutoires que sont le cri, la guerre, la révolution. Effectivement, en temps de guerre, le taux des suicides baisse de façon spectaculaire: "le militarisme moderne, surtout prussien, est un dérivatif violent aux tendances au suicide."

Le problème religieux, dès lors, passe au premier plan. Il ne peut y avoir de salut pour l'humanité que si elle retrouve la foi en des valeurs transcendantes, que si l'homme se reprend à croire que le ciel n'est pas vide. L'homme va-t-il réapprendre à considérer sa vie sous l'angle de l'éternité ? Cette interrogation hante Masaryk pendant toute la durée du conflit mondial. Les combattants, en effet, sont mieux placés que quiconque pour discerner le caractère suicidaire et l'inanité du conflit, nulle circonstance ne permettra jamais à ce point de reconnaître que le voie dans laquelle l'humanité s'est engagée conduit à une catastrophe encore beaucoup plus grave que la Grande Guerre. Si la leçon a été comprise, le signe le plus sûr en sera un renouveau religieux généralisé. Masaryk guette anxieusement ce signe; il croit pouvoir le discerner ici et là, sporadiquement, mais il doit bientôt se rendre à cette triste évidence qu'il a pris ses désirs pour des réalités.

Pareille lecture de l'histoire est apocalyptique; la faire sienne, c'est considérer que, depuis trois siècles au moins, l'ultérieur est probablement pire. Qui souscrit à cette maxime n'envisage le changement qu'avec répugnance et tend à suspendre le cours de la durée. Est-ce là toute la philosophie de Masaryk ? C'en est la face obscure, profonde, cachée. C'est elle qui nous explique la répugnance de Masaryk à l'engagement historique et les managements dont il usera si longtemps à l'égard de la vieille monarchie austro-hongroise. Le nationalisme n'est pas une donnée immédiate de sa vie affective. Les hasards des tractations universitaires auraient pu faire de lui, avec son consentement, un intellectuel allemand. L'hypothèse n'est pas absurde qui l'imagine occupant la chaire de Kant à l'Université de Königsberg en Prusse orientale. Sa mère, quoique d'origine mirave, était de langue allemande; sa thèse parut en allemand et de même, en 1913, les neuf cents pages de sa "Contribution à l'étude de la philosophie de l'histoire et de la religion en Russie". Son tchèque charriait encore bien des scories en 1882 lorsqu'il rédigea le mémoire qui lui valut d'être nommé chargé de cours à l'Université tchèque nouvellement créée à Prague. Ne lui fallut-il pas soumettre son texte aux retouches grammaticales et stylistiques d'un de ses étudiants ? Adversaires et hagiographes se conjurent pour nous laisser ignorer qu'il vint à Prague à contre-cœur.

On connaît l'affaire des manuscrits. On sait la fougue avec laquelle le jeune professeur pourfendit cette pieuse imposture par laquelle un érudit du début du XIX^e s. avait tenté de donner des titres de noblesse au nationalisme tchèque en fabriquant de toutes pièces des manuscrits devant attester l'existence d'une brillante antiquité tchèque. On ne peut comprendre le radicalisme avec lequel Masaryk servit la cause de la vérité si on ignore que l'idée de nation était à ses yeux subordonnée aux valeurs de la morale. En ce sens, les nationalistes qui le qualifièrent alors de traître et de renégat ne se trompaient que sur un point: Masaryk n'avait jamais été de leur bord.

L'impression se confirme et s'accroît en 1893, lors d'un procès de haute trahison intenté sur les instances de Vienne à une dizaine de jeunes Praguais, animateurs d'un mouvement nationaliste radical. Alors qu'ils sont emprisonnés, Masaryk leur écrit que la révolution est chose surannée: "Je n'avais pas senti que j'avais été un peu injuste envers ces jeunes gens. Je ne supposais pas que, vingt ans plus tard, je prendrais moi-même le chemin de la révolution."

On ignore trop souvent que, jusqu'à la guerre, le futur fondateur de l'Etat tchécoslovaque lutta sur deux fronts, à la fois contre Vienne et contre Prague. Quand il s'évertuait à faire admettre à ses compatriotes que la forme de gouvernement et le fait d'appartenir à un Etat étranger étaient choses secondaires, compte tenu de la situation du monde, il ne rencontrait que l'incompréhension et l'hostilité. Le vrai problème était pour lui un problème moral, et ce n'est pas au nom de l'idéal de la démocratie parlementaire qu'il condamnait l'Autriche-Hongrie mais au vu de certaines tares dont il constatait les déplorables effets au sein même de son propre peuple. Ce chauvinisme, cette étroitesse, cette sclérose dont les nationalistes praguais faisaient grief à l'administration des Habsbourgs, ils n'en étaient pas eux-mêmes exempts et le programme masarykien de désautrichianisation intellectuelle et morale ne les ménageait pas plus qu'il ne ménageait leurs ennemis complémentaires. Une indépendance conquise avant que fût assuré le préalable de la conversion intérieure n'eût fait qu'aggraver le mal, accentuer l'esprit de

et les déchirements de notre époque et de nos personnalités de modernes. Je ne suis posé ce problème dès mon livre sur le suicide et j'y retourne sans cesse... Ma pensée et mon oeuvre n'ont jamais eu pour but de construire un système philosophique; elles ont été provoquées par la contrainte de cette crise de l'époque car, bien entendu, je l'ai éprouvée en moi de part en part, pour moi et pour d'autres" ("Hovory, III, 134 sq.).

V. Les conflits de Masaryk

La vie n'est plus vivable parce que l'acte religieux est devenu impossible; pour en restaurer la possibilité, il faut inventer une nouvelle religion: "Nous vivons une époque de transition; nous avons besoin de maîtres qui nous enseignent la foi, l'espérance et la charité" ("Hovory", III, 137); "Le grand problème de l'époque est de créer la religion et l'organisation religieuse de la société qui correspondent à notre intelligence critique" ("Skizzen", II, 505). Or T.G.M. a lui-même peu fait pour inventer cette nouvelle religion. Alors qu'il discerne l'importance vitale de l'acte religieux, il décline toute compétence théologique et se dérobe derrière sa vocation politique ("Hovory", III, 137). Cette contradiction n'a plus rien pour nous surprendre: il a trop misé sur la connaissance rationnelle pour percevoir la religion autrement que sous les espèces de sa douloureuse absence. En d'autres termes, il sympathise assez avec le parti de la Vie pour souhaiter une religion crédible mais pas assez pour l'ébaucher lui-même. Qui a tant scruté le suicide est apte à souhaiter la venue de nouveaux prophètes mais inapte à se substituer à eux.

Le second conflit se cristallise autour du monde russe. La Russie l'attire et le repousse: à la manière du valet suicidé de son enfance. Elle lui présente l'image grossière de ses périls individuels et des périls européens. La crise de l'homme est aiguë en Russie car le divorce de la connaissance et de la religion est rendu plus radical par l'isolement de ce pays jusqu'au milieu du XIX^e s. et par la stagnation de la réflexion religieuse dans l'aire orthodoxe: rien de comparable à la réflexion scolastique dans la Chrétienté occidentale. Ce retard de la pensée religieuse sur la connaissance rationnelle explique que la crise de l'homme prenne en Russie les proportions du mal polynésien par lequel des peuples entières perdent le goût de vivre: à la suite de l'irruption brutale, dans un univers archaïque, d'une culture civilisée. C'est l'autour des "Skizzen" qui compare la Russie de 1913 à l'Australie des aborigènes.

Le troisième conflit concerne la légitimité de l'action politique et s'illustre notamment par les hésitations de T.G.M. devant l'engagement définitif, synonyme, pour lui, de révolution. En 1893, il écrit aux Pragois emprisonnés que la révolution est chose surannée mais il sera, presque vingt-cinq ans plus tard, un des artisans de ce qu'il nommera élogieusement la Révolution mondiale. Il attendit 1915 pour combattre le principe de l'Etat austro-hongrois; jusqu'à présent il s'était contenté de lutter contre le principe habsbourgeois. Celui que les nationalistes tchèques considéraient comme un traître à leur cause finit par prendre la tête du mouvement nationaliste. Ses longues hésitations devant l'idée tchèque sont une des variantes de son conflit individuel - qu'il sait universel - entre la connaissance et la religion. Il ne se ralliera à la cause tchèque, à l'idée nationale, qu'à partir du moment où il aura la certitude que cet acte révolutionnaire n'est pas un suicide et qu'en travaillant à la subversion de l'Etat il reste au service de la vie. La plénitude de son engagement subversif n'est cependant compréhensible que si on discerne qu'il satisfait à la fois les deux aspirations contraires de sa nature: l'amour de la vie et l'attraction de la mort. Son attitude à la porte de l'hôtel Metropol, sous une grêle de balles, à Moscou en 1917, est vertueuse, certes, mais plus encore ténéreuse.

VI. Actualité de Masaryk

En montrant que l'humanité secrète sa propre mort par la nécessité de sa nature, T.G.M. annonce les travaux de la zoologie comparée allemande moderne (K. Lorenz) et de la psychologie qu'elle supporte (A. Mitscherlich). L'idée rassurante que la guerre se contente de continuer la politique (Clauswitz, Lénine) est certes en partie tenace et G. Bouthoul, en France, a bien de la peine à ébranler son crédit. D'autant plus éminent est le mérite de T.G.M. d'avoir

opposé la politique, conservatoire, et la guerre, auto-destructrice, et d'avoir expliqué celle-ci par un vice de construction de la nature humaine. Le courage de penser et de dire que l'homme est un animal à peine viable n'est pas si fréquent.

En mettant en évidence la composante nihiliste indissociable de toute révolution, T.G.M. ouvre une voie sur laquelle marcheront plus tard le Dr Laforgue, directeur de conscience de Jean Rostand, et André Malraux. Le premier, dans sa "Psychopathologie de l'échec", montre la recherche ingénieuse et inconsciente de la catastrophe suicidaire à l'oeuvre dans la biographie de Robespierre et de Napoléon, fils de la Révolution. Le second, dans "Le triangle noir" (Gallinard, 1970), note que Saint-Just "nourrissait un rêve à goût de néant" et, sous couleur de faire la guerre aux rois, convoitait d'affronter la terre entière. Il est dans la nature d'une révolution de dévorer ses propres enfants; les procès staliniens, ceux de 1937 tout comme ceux des années 1950, expriment la vérité du fait révolutionnaire.

En formulant en termes religieux les données de la crise et les espoirs de guérison, T.G.M., l'anticlérical, a posé des jalons sur une pente que gravissent en ce moment des penseurs aussi différents que Maurice Clavel, Georges Vallin, Raymond Ruyer.

Clavel, le chrétien, discernait dans les convulsions nihilistes de mai 1968 l'appel des hommes à un Dieu trop absent et sommé de se révéler ("Qui est aliéné?", 1970). Vallin, l'hindouiste, dans un article intitulé "Les deux vides" et publié dans le dernier numéro de la revue "Hermès", montre que St Thomas d'Aquin, en léguant à la Chrétienté la notion d'un Dieu radicalement extérieur à l'homme, aiguille l'évolution de l'esprit européen vers une divinisation du moi humain qui débouche, après une phase ascendante et triomphante, sur la phase tragique du nihilisme contemporain. Et, tout comme Masaryk devant la Russie de 1913, il déchiffre les soubresauts actuels comme les signes avant-coureurs d'une conversion religieuse. Ruyer enfin, philosophe de la biologie, déplore les frustrations religieuses qu'imposent à l'homme moderne les progrès de la connaissance rationnelle ("Dieu des religions, Dieu de la science", Flammarion 1970). Il y a un besoin général de croire et les religions ne peuvent plus le satisfaire car le progrès des lumières leur a fait perdre auprès de nombreux fidèles une grande part de leur crédibilité. Le vide religieux ainsi créé sera comblé soit par des pseudo-religions (maïisme, néo-marxisme) soit par une religion rationnelle qui reste à inventer.

Les Pragoïses qui se portaient en pèlerinage, en 1968, sur la tombe du fondateur de leur Etat honoraient une pensée qui nous est plus accessible aujourd'hui qu'aux plus beaux temps de son prestige officiel. Car quiconque veut contribuer à rendre habitable l'univers de demain doit mesurer la crise de l'homme avec la même lucidité que Masaryk.

E.-V. FAUCHER

QUELLE TCHÉCOSLOVAQUIE ?

L'Amitié franco-tchécoslovaque a pris connaissance avec tristesse de la légitimité qu'a reconnue au gouvernement signataire du traité "d'amitié" pérennisant l'occupation militaire l'accueil récent et réservé par la Ville de Niort à l'Ambassadeur de Tchécoslovaquie.

Cet accueil signifie qu'une certaine française identifie le peuple qu'elle voudrait honorer à ceux-là même qui l'oppriment. Si le droit international oblige la République française à accepter la légitimité de l'actuel gouvernement de Prague, rien ne contraignait une collectivité locale à valoriser cette nécessaire fiction en lui conférant le statut d'une authentique représentativité. L'A.F.-T. est sûre d'exprimer la pensée de nombreux citoyens tchécoslovaques en constatant que le peuple ami a été, en réalité, nourri par les attentions spontanément témoignées à sa représentation diplomatique.

UN NOUVEAU DRUIL

Nous avons appris avec chagrin la mort subite de M. Jean BERTRAND, Ancien porte-banion, durant de longues années, du Général FAUCHER, ce fidèle ami de la Tchécoslovaquie, qui, dès l'origine, avait adhéré à l'A.F.-T., a succombé à une hémorragie interne.

Nous adressons à toute sa famille, et plus spécialement à celui de ses fils qui appartient au Comité Directeur de l'Amitié franco-tchécoslovaque, l'expression de notre profonde tristesse.